

j'ai eue dans le Maine. J'en ai eu d'autres dans d'autres établissements touristiques aux États-Unis, pas aussi pénibles que celle-là, mais qui m'ont donné la ferme conviction que les propriétaires de nos propres établissements n'ont aucune raison de s'incliner avec respect devant leurs collègues américains. Il me répugnerait que bien des gens soient d'avis que la baisse du tourisme soit due, en partie, à un manque de courtoisie chez nous.

Je voulais citer cet incident parce qu'il est encore frais à ma mémoire. Je ne prétends pas que mon crédit à la banque soit bien grand, mais j'ai toujours été capable d'acquitter ma note et la police n'a jamais été à ma recherche.

Cela dit, je me tairai pour un moment.

M. FISHER: La réponse à votre question, monsieur Connolly, c'est, je crois, que notre expansion n'a pas été assez rapide. Le dollar est aussi un obstacle. Puis il y a l'époque de grande agitation que nous vivons. Le tourisme veut plus que des panoramas. Il veut des festivals. Il veut quelque chose d'intéressant à faire, qui tende à ralentir son rythme de vie, ce qui le fait dépenser davantage et rester plus longtemps. On a même découvert à Niagara que les chutes ne constituaient plus à elles seules un attrait suffisant. Même dans un milieu inusité, les touristes veulent un concert, un festival ou d'autres amusements. Par exemple, à Niagara, il y a un musée de cire licencié par le fameux musée de M^{me} Tussaud à Blackpool, en Angleterre, et ce musée est presque dans la buée des chutes. Avec un peu d'imagination, il y a un nombre à peu près infini de moyens qu'on peut prendre au Canada pour retenir le touriste un peu plus longtemps, que ce soit le *stampede* de Calgary, la fête dite *Pion-era* de Saskatoon ou d'autres divertissements distinctifs. Nous croyons que, par des exhortations, des conseils et des stimulants nous pouvons donner aux petits centres l'ampleur de vue qu'on n'y trouve pas souvent. Nous avons découvert que beaucoup de localités ne savent que faire de ce qu'elles ont, ni où se trouve leur marché, ni comment créer des attraits spéciaux. A notre époque, il faut sûrement accorder une très grande importance aux attraits. Je crois que la table et la chambre ne sont pas aussi puissantes que la personnalité et les autres avantages qui en découlent. Autrement dit, quand nous allons dans un pays étranger, même si c'est un très beau pays, si nous ne sommes pas traités convenablement, nous nous en souviendrons plus longtemps que de tout le reste.

Le sénateur CONNOLLY (*Halifax-Nord*): Est-il vrai que, dans les provinces atlantiques, nous manquons d'attraits?

M. FISHER: Oui, je crois qu'on pourrait faire beaucoup mieux.

La sénatrice INMAN: Quelle sorte d'attrait proposez-vous?

M. FISHER: Prenez le cas de votre propre province, l'Île-du-Prince-Édouard. Elle a les plus délicieuses plages ou dunes de sable de toute l'Amérique du Nord. Pour se baigner dans l'eau de mer, il n'y a pas d'endroit comparable à la côte nord de l'île. Mais, s'il pleut, que peut-on y faire? Puis à notre époque, bien souvent, ce sont les enfants qui décident si la famille retournera à tel ou tel endroit. Il serait bien facile, pour un groupe de propriétaires d'hôtels, de construire un bâtiment quelconque où les enfants et d'autres pourraient aller voir des films gratuits de l'Office national du film, trouver des distributrices de "coke", des magazines de modes et autres magazines modernes. On pourrait retenir pour l'été le cinéma local afin d'y monter des représentations. Billy Butlin, un Canadien, est allé en Angleterre et y a fait fortune parce que ses camps sont conçus pour satisfaire les caprices des gens en vacances, surtout les femmes et les enfants. Il leur dit: "Laissez votre tablier à la maison; venez chez moi. Nous avons une bonne personne qui s'occupera de vos enfants pendant que vous et votre mari irez faire de l'équitation, jouer aux boules et jouir de la vie en général." Des dizaines de milliers de personnes fréquentent ses camps parce qu'il les libère du train-train quotidien et du soin des enfants.